

Vêtement et modernité

Derek Simon

La question principale que soulève l'observation des liens entre vêtement et modernité pourrait être la suivante : à quel moment de son histoire et à la suite de quel processus le vêtement s'est-il modernisé ? Et une seconde : jusqu'où notre époque, dite « moderne », l'est-elle également en ce qui concerne le vêtement, et de quelle façon ?

Il faut au préalable préciser ce que l'on entend par moderne. Nous ferons ici référence à deux définitions : d'une part la modernité au sens de période historique, qui débute au milieu du XIX^e siècle et atteint son apogée dans la première moitié du XX^e siècle ; d'autre part la modernité au sens de réunion d'une éthique (la recherche de la relation forme/fonction) et d'une esthétique (l'abandon de l'ornement au profit d'une visibilité de la structure), une démarche que l'on retrouve aussi bien dans le mobilier et l'objet utilitaire de l'*Early American Period* (le XVIII^e siècle populaire américain), chez certains architectes français de la même époque (Ledoux, Boullée, Lequeu) ou encore dans l'art décoratif anglo-saxon du début du XIX^e siècle (Biedermeier ou Arts & Crafts). Mais on pourrait la voir aussi dans la première architecture gothique (qui n'est que l'expression architecturale d'une volonté technique, celle de la réduction des structures portantes au profit des surfaces vitrées, tout comme l'architecture métallique du XIX^e) ou encore dans l'habitat traditionnel japonais. Si cette démarche est presque totalement absente durant la Renaissance et l'époque Baroque (toutes deux sur-utilisent l'ornement) – ainsi qu'en atteste également le vêtement durant la période qui va grossièrement des années 1400 aux années 1750 –, il

n'est pas inutile d'évoquer le fait que ce que nous appelons aujourd'hui modernité n'est que la périodisation historique d'une démarche qui, certes, n'a pas toujours existé, mais qui est en revanche loin de se limiter à notre seul XX^e siècle. L'histoire du vêtement, ainsi, se rattache de diverses manières à cette double notion de modernité : soit que le vêtement ait été « moderne » aux époques anciennes, comme on va le voir ; soit que, précisément, il ne l'ait pas toujours été à l'époque moderne.

Aux environs de l'an 1350, advient un phénomène majeur que certains historiens appellent « la coupure du vêtement » : le vêtement masculin devient court et ajusté pendant que celui de la femme reste long et ample, conservant l'essentiel des caractéristiques formelles du vêtement long issu de la robe de l'Antiquité tardive et perdurant, avec plus ou moins de variations, tout au long du Moyen Age. Mais ce qui pourrait n'apparaître que comme une simple variation esthétique révèle un souci, sinon éthique, au moins pratique, en ce qu'il voit l'adoption massive par les hommes d'un vêtement court et ajusté, le pourpoint, qui existait déjà mais de manière strictement fonctionnelle puisqu'il était une pièce rembourrée que l'on portait sous l'armure afin d'en protéger le corps. Accompagnant la coupure du vêtement, le pourpoint souligne un fait d'évolution majeur : le passage d'un vêtement technique à un vêtement quotidien et/ou d'apparat d'où l'importance accordée à la fonction et à la structure. Ce n'est pas un hasard si un autre exemple de ces glissements se situe au milieu du XVIII^e siècle, lorsque la redingote supplante peu à peu l'habit à la française masculin qui prévalait depuis le XVII^e siècle : vêtement technique à l'origine (le *riding-coat* réservé, comme son nom l'indique, à l'équitation), la redingote obéit également aux mêmes principes : adoption massive, par glissement d'usage, d'un vêtement à la fois simple et fonctionnel, à la structure évidente et, dans un premier temps au moins, peu ornementé. On doit à l'historien britannique James Laver d'avoir identifié ce phénomène qui fait passer un vêtement technique (donc réservé à un « temps social » spécifique) à un usage quotidien, obéissant à une éthique – que l'on

pourrait dire « moderniste » – de recherche de simplicité, de fonctionnalité et de confort, et dont l'exemple emblématique est probablement le blue-jean.

Mais il faut attendre le début du XX^e siècle pour que la modernité historique donne un cadre à ces glissements, qui n'est bien souvent qu'un trompe-l'œil. On veut en effet souvent croire que la modernité dans le vêtement arrive par la mode et par ses instances officielles que sont couturiers et créateurs. On cite ainsi Poiret ou Vionnet libérant la femme du corset là où, au contraire, c'est bien souvent par l'usage, plus que par la création, que le changement s'opère. Preuve en est des tentatives d'imposer un vêtement simplifié et modernisé – du bloomer créé par Libby Miller en 1851 aux Etats-Unis au *Rational Dress Movement* fondé en Angleterre en 1881, de la théorisation du vêtement menée par les constructivistes (Popova ou Rodtchenko) à la mode futuriste de Cardin, Courrèges et Rabanne –, mais bien peu passera réellement dans les garde-robes de leur temps. En revanche, les innovations majeures – la vraie modernité du vêtement – ont continué de se faire par glissement d'usage, le vêtement technique passant graduellement au stade de vêtement quotidien : le blue-jean à nouveau, mais également presque toutes les pièces majeures du vêtement contempo-rain : le pantalon (l'ancienne culotte longue des marins), le blouson (issu du vêtement militaire), le T-shirt (sous-vêtement devenu dessus), le jogging, la casquette et les baskets (issu vêtement de sport), etc. La modernité dans le vêtement, si cette notion peut être employée, vient moins d'une innovation pensée que d'un déplacement d'usage toujours effectué à partir des quatre principaux champs du vêtement technique : le vêtement de travail, le vêtement militaire, le vêtement de sport et le sous-vêtement. Ce qui revient à dire que le vêtement n'évolue réellement que par ses marges utilitaires, aux endroits où s'opère effectivement une conjonction entre recherche de performance, quelle qu'elle soit, et progrès technique – de l'évolution des matières aux astuces et détails de coupe. Après tout, la croisure si spécifique du Perfecto ne vient que de la nécessité de pro-

téger la partie du corps la plus exposée lorsqu'on fait de la moto : la poitrine. Le reste, la question de l'adoption, est affaire de sociologie – puisque toutes les innovations du vêtement technique ne passent pas dans le vestiaire courant. De nombreux designers ont dit qu'ils auraient aimé avoir inventé le blue-jean. A la différence près que l'on n'*invente* pas le jean mais qu'on le voit être adopté pour des raisons davantage liées à une économie et à une culture (celle de l'Amérique des années 30 et 40, moment où le blue-jean passe d'un usage technique à un usage quotidien) que pour de pures qualités « physiques » – puisque la quasi-totalité des vêtements de travail occidentaux de la même époque, du pantalon de docker anglais à celui du charpentier français, auraient pu remplir les mêmes fonctions et subir les mêmes évolutions – seul, leur potentiel d'évocation (mais la nuance n'est pas moindre) diffèrait de celui du blue-jean.

Il y aurait donc moins de modernité dans le vêtement lui-même que dans ses usages et, à ce propos, il convient d'évoquer l'autre grande composante de la modernité dans le vêtement au XX^e siècle, également liée à son usage : la notion de vestiaire. Là encore, l'histoire officielle ainsi que sa propre glorification par les marques laissent à penser que la notion de vestiaire est issue des instances « officielles » de la mode : on tient pour acquis que la notion de combinatoire liée au vestiaire contemporain (autrement dit une relative versatilité des pièces de vêtement afin d'en permettre des combinaisons variées, là où le vêtement, jusqu'aux années 20, est conçu selon le principe d'une silhouette complète) aurait été inventée par Chanel et son célèbre tailleur. Si Gabrielle Chanel a effectivement fait beaucoup pour la promotion de cette vision du vestiaire, cette (relative) versatilité qu'elle développe avec succès à partir des années 50 remonte en fait, là encore, au vestiaire américain des années 30 et 40 où sur les campus des universités comme dans le quotidien urbain s'élabore une silhouette dépareillée et décontractée, là encore largement enrichie de pièces de vêtement issues du sport, qui donnera naissance à la notion de séparables (*separates*) et, plus généralement à celle de l'*American Sportswear*,

largement popularisée par le *ready-to-wear* des années 40 et 50 avec à sa tête des designers issus de l'industrie telle Claire McCardell.

Afin de répondre ainsi aux deux questions soulevées au début de cet article, il semble que l'on puisse affirmer que le vêtement, au long de son histoire, s'est moins modernisé sous l'effet d'une conception théorisée (comme cela a été en revanche le cas pour l'architecture ou le mobilier) que suite à un mouvement sociologique qui a vu l'adoption, par le plus grand nombre, d'un vêtement auparavant réservé à un usage technique. En cela la modernisation du vêtement est spécifique : elle s'opère par les marges et n'est jamais produite *ex nihilo* puisque s'appuyant toujours sur le réemploi d'un vêtement préexistant mais spécifique. En ce qui concerne l'architecture, l'objet ou la plupart des biens d'équipement, la modernisation est le fruit d'une *invention* ; en mode elle est plutôt le résultat d'une adoption – par ailleurs souvent plus lente que ce que l'on pourrait croire (l'invention de la maille mécanique date de la fin du XVIII^e siècle, son emploi dans le sous-vêtement de la fin du XIX^e et son adoption par le vêtement de jour du milieu du XX^e). La modernisation du vêtement, sinon sa modernité, est le résultat d'actes d'adoptions imprévisibles qui ont plus à voir avec une sociologie (et une économie) qu'avec une réflexion technologique ou une projection esthétique. Elle a aussi, sans doute, quelque chose à voir avec les bouleversements sociaux (qu'ils soient d'origine démographique, politique ou économique) et les actes d'individuation qu'ils occasionnent sous l'influence de nouveaux entrants et de nouvelles données sociales. La coupure du vêtement des années 1350 correspond ainsi exactement à l'épidémie de peste noire de 1348, qui bouleverse la démographie et la sociologie de l'Europe entière. De leur côté, les principes qui régissent encore le vêtement masculin « moderne » s'édifient en même temps que les mutations économiques et sociales de la fin du XVIII^e pendant que la destructuration du costume contemporain est accélérée par le choc de la deuxième guerre mondiale.

Ainsi, et pour conclure, le vêtement est tout à la fois moderne depuis plus longtemps qu'on ne le pense et, dans le même temps, remarquablement archaïque par bien des points : sait-on que la boutonnière aveugle qui orne les revers de costume est la survivance du collet rabattable qui caractérisait le *riding-coat* ? Ou que l'anneau qui orne la ceinture des imperméables servait à l'origine à suspendre des grenades lors de la Grande Guerre ? Sait-on encore que ce qui défile chaque année sur les podiums est moins nouveau qu'il n'y paraît à ceux qui s'en font l'écho et que la mode, organisme à recycler, progresse moins par ceux qui la font que, plus simplement (et plus démocratiquement aussi sans doute), par ceux qui la portent ?

Derek Simon,
University of California Santa Barbara
(Traduction de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Lotti)